

Lurelu



Isabelle Arsenault : plage de liberté

Isabelle Crépeau

Volume 40, Number 2, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

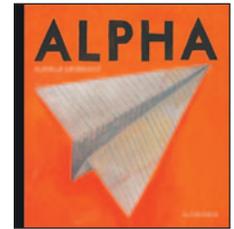
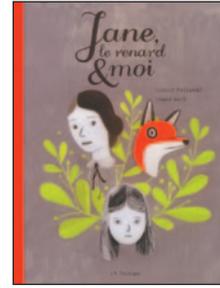
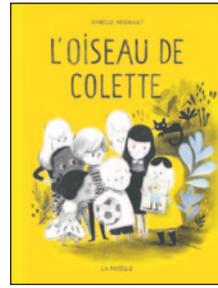
[Explore this journal](#)

Cite this article

Crépeau, I. (2017). Isabelle Arsenault : plage de liberté. *Lurelu*, 40(2), 15–16.



(photo : Cindy Boyce)



Isabelle Arsenault : plage de liberté

Isabelle Crépeau

Des îles bombées qui flottent dans le paysage, le sable doux et la marée qui y dessine les cernes des heures, les épinettes noires en sentinelle et le vent qui agite le tout... Ce sont les premières couleurs, les premières formes qui préludent à l'univers de l'illustratrice Isabelle Arsenault. Née sur la Côte-Nord, elle a grandi dans la maison que son père avait construite sur la plage Monaghan, à Sept-Îles.

Ce n'est que l'an dernier qu'elle y est retournée : «Mes yeux ont tout de suite retrouvé les repères. La forme des îles était restée imprégnée dans mon cerveau. Le morceau retrouvait sa place! C'est vraiment extraordinaire comme phénomène... J'ai compris la frustration que je vis parfois en ville. Je me suis dit : c'est là que j'ai grandi, ce sont mes premières images.»

D'entrée de jeu, elle m'explique qu'elle a hésité avant d'accepter une entrevue de plus. C'est que tous les honneurs mérités lui ont valu une grande visibilité. Elle reste pourtant mal à l'aise devant toute cette attention et m'avoue d'emblée ne pas aimer s'entendre parler d'elle-même. Je ne m'en étonne pas, tant elle ressemble à ses illustrations. Un petit quelque chose de sauvage, des traits fins, des nuances douces parsemées d'éclats colorés. Elle ajoute : «Je me suis dit, en même temps, que c'est important de parler du livre et du travail d'illustrateur en particulier.» Malgré ses réticences, elle parle de son travail avec générosité et n'hésite pas à exprimer le fond de sa pensée avec une franche et fière conviction.

Des pas dans le sable

Dans la maison familiale, située près de la plage, les activités créatives étaient valorisées. Isabelle se souvient que le dessin est vite devenu son mode d'expression privilégié : «J'étais très peu extravertie! Ça me permettait d'exprimer mon imaginaire intérieur. C'est toujours important pour moi de me retrouver dans cette bulle lorsque je dessine et de me remettre en contact avec ce plaisir

de dessiner qui me vient de l'enfance. Encore aujourd'hui, c'est la manière de m'exprimer avec laquelle je me sens le plus confiante. Le langage visuel, c'est celui que j'ai le mieux développé.»

Encouragée par des enseignants en arts plastiques au secondaire, elle poursuit dans cette voie au cégep, puis s'inscrit à l'UQAM en design graphique. Elle se démarque et se distingue en remportant un prix d'illustration dans la catégorie étudiante. Grâce à cette récompense, elle rencontre une agente, et sa carrière en illustration éditoriale est rapidement lancée. Mais la jeune illustratrice constate que le rythme de travail imposé par ce type de contrat ne lui permet pas d'exprimer totalement ce qui l'anime. Elle souffre autant des contraintes de temps que des attentes trop précises des clients, ce qui laisse peu de place à l'exploration créative. La venue de ses enfants l'amène à s'intéresser de plus près à l'illustration jeunesse : «Avoir le temps d'élaborer un projet à long terme me ressemble plus. J'ai commencé à acheter des livres pour mes enfants et je voyais des choses merveilleuses! C'est ce que je voulais faire aussi!»

En 2007, elle profite d'un congé de maternité pour explorer ce qui pourrait devenir son style dans l'univers de la littérature jeunesse : «Je voulais jouer davantage avec la couleur et prendre plus de liberté. J'aime explorer, faire de la recherche et me dépasser dans mon travail. Me répéter ne me satisfait pas. Il y a toujours quelque chose que je vois au loin, qui pourrait être encore mieux. J'essaie de tendre vers ça. C'est un long processus. Même en littérature jeunesse, ce n'est pas toujours évident de pouvoir prendre ce temps-là. Pourtant, je considère cela comme primordial et j'essaie de me concentrer sur la qualité plutôt que sur la quantité. Je veux pouvoir tout donner aux quelques projets que j'accepte maintenant.»

Trois fois lauréate du Prix littéraire du Gouverneur général, la liste des prix et mentions que son travail lui a valu est déjà

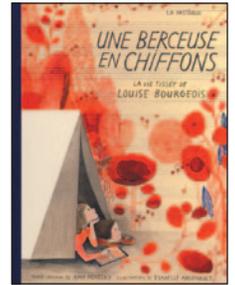
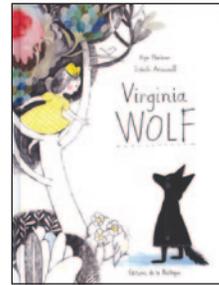
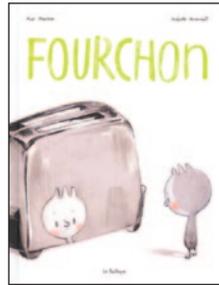
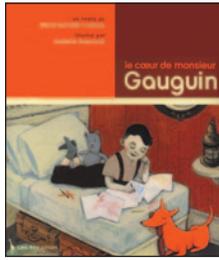
impressionnante : «Je me considère chanceuse d'avoir retenu l'attention parmi tout ce qui se fait d'extraordinaire en littérature jeunesse. Je ne sens pas que ça crée des attentes élevées pour le prochain livre. Ça me freinerait trop de penser à l'opinion des autres.»

Les batailles

Pour chacun de ses projets, selon le texte qui lui est soumis, elle prend le temps de créer un univers particulier et de trouver le langage visuel pour lui donner vie. Elle aime surprendre l'auteur en lisant entre les lignes et en allant au-delà des phrases. Elle explique : «J'aime avoir les mots des autres pour m'inspirer. Les textes de Fanny Britt me touchent beaucoup. J'essaie de transposer les émotions dans l'image. Le sujet de l'album *Louis parmi les spectres* pouvait sembler sombre, mais il y avait dans ce texte beaucoup d'espoir, de poésie et de la lumière. J'ai cherché à mettre ça en valeur. L'écriture de Fanny est tellement imagée et poétique en elle-même : c'est une écriture qui provoque le visuel.»

Avec *L'oiseau de Colette*, la créatrice relève de nouveaux défis et mène plus loin ses explorations. L'album est le premier d'une série qui racontera l'univers des enfants de la bande du Mile End : «Chaque personnage aura son petit monde qui prendra les couleurs de sa personnalité. Pour Colette, c'était le jaune et le bleu. Pour le prochain, d'autres couleurs viendront souligner la personnalité du personnage principal, tandis que les autres personnages restent dans des tons plus neutres. Ils évoluent tous dans un monde en commun, qui correspond au Mile End réaliste, mais ils y ont chacun leur univers, leur fantaisie, leur imaginaire. J'aime vraiment ce projet, ça me ressemble. C'est inspiré par ce que je vis à Montréal, avec mes deux garçons qui grandissent dans la rue.»

Puisque c'est sur l'invitation de son agente aux États-Unis qu'elle a entrepris cette série,



elle en a d'abord travaillé le contenu en anglais. Même si le texte reste minimal, elle s'est mise à l'écriture pour concevoir de courts scénarios qui mettent en scène ses personnages : «Je me suis franchement prise au jeu! Ce sont vraiment de tout petits récits. C'est quelque chose que je n'avais jamais fait auparavant. À partir de ces scénarios, j'ai réalisé des esquisses pour le découpage, sans élaborer davantage. J'ai ensuite travaillé en même temps le dialogue et les dessins. Je suis réellement contente de voir que ce livre-là existe maintenant. Ce n'est plus juste une idée. Il a pris forme et ça m'épate! Jeune, j'aimais les séries. J'avais mes préférées que je repérais facilement juste à la couleur de la tranche. J'espère que les enfants vont trouver leur livres préféré à travers cette série qui fera un bel arc-en-ciel!»

Le cri de l'esterlet

Elle se désolé parfois que la majorité de ses contrats lui proviennent d'abord du marché anglophone. Une agente aux États-Unis lui permet de tirer son épingle du jeu et de vivre de son travail, tout en y mettant le temps et le soin qu'elle veut y apporter. Son éditeur au Québec, c'est La Pastèque : «Comme Frédéric (Gauthier) est mon mari, ça facilite la collaboration! Ils ont commencé par traduire mes livres, puis le premier album que j'ai créé avec eux, *Jane, le renard et moi*, a été une belle expérience. Ils continuent de publier mes livres en français et de traduire ceux que je produis en anglais. Je participe à des projets avec eux chaque fois que je le peux. C'est pour moi un éditeur quasi parfait! Mais le milieu du livre au Québec est vraiment difficile. Si je n'illustrais que des livres d'ici, je ne pourrais pas m'y consacrer exclusivement. Je devrais occuper un autre emploi pour arrondir mes fins de mois. Peut-être qu'un jour je choisirais de ne plus faire de livres...»

Alors que pour tirer son épingle du jeu et avoir un revenu décent sur le marché

québécois, un illustrateur doit enchaîner les contrats à un rythme soutenu, parfois au détriment de la qualité, le marché américain permet des avances bien plus substantielles pour un projet de même envergure : «Au Québec, le marché est petit. Les États-Unis, c'est un autre monde. Ici, les tirages sont minimes, les éditeurs n'ont pas les moyens de s'endetter ou de prendre trop de risques. C'est dommage. J'adore produire des livres dans ma langue, avec mon éditeur québécois, mais je n'ai pas les moyens de le faire aussi souvent que j'aimerais et c'est frustrant.»

C'est grâce à des bourses du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) qu'elle a été en mesure de prendre ce temps pour créer les images des albums *Jane* et *Louis*, de même que l'abécédaire *Alpha*. À cet effet, elle souligne : «Je suis chanceuse d'avoir pu m'y consacrer. C'est important. Des fois, j'imagine que si plus d'illustrateurs pouvaient bénéficier d'un tel soutien à la création, ils créeraient des livres dont ils seraient si fiers, la richesse culturelle qui en émanerait serait extraordinaire. Je suis reconnaissante envers le CALQ pour ce programme qui soutient les créateurs. Quel dommage qu'au Conseil des arts du Canada (CAC), les illustrateurs ne soient admissibles à aucune subvention, ni en arts visuels ni en littérature... C'est vraiment un problème avec le CAC. Ils doivent changer cela, c'est urgent! Leur rôle est de soutenir la création et il faut que le statut de créateur de l'illustrateur soit reconnu.»

Je le devine, c'est aussi (et peut-être surtout) pour défendre la cause des illustrateurs qu'elle a accepté cette entrevue avec *Lurelu*. Elle se passionne et s'enflamme, et lance un ultime cri du cœur : «Si on donnait aux illustrateurs le moyen d'exercer correctement leur profession, nous aurions ici une production incroyable! Les conditions actuelles sont si difficiles : la situation est critique. Le métier est en train de disparaître! Notre association envisage de fermer, après plus de trente

ans d'activités! Ce n'est pas facile. Il y a très peu de soutien. Nous n'avons pas la reconnaissance du Conseil des arts, et le Prix du Gouverneur général a été partagé¹ : c'est un autre recul! C'est très décevant de la part du gouvernement canadien d'avoir fait ce choix. Si on continue dans cette voie, nos livres seront-ils illustrés par ordinateur? Je crois que rien ne peut remplacer ce moment de lecture avec un enfant et un livre, le soir. C'est intuitif, riche, c'est l'émotion du moment qui passe. Pour moi, le livre, bien fait, bien pensé avec du beau papier, ça reste unique. Je suis dédiée à ça!»

Que rajouter?



Note :

1. Depuis 2015, dans le domaine qui nous occupe, le Prix littéraire du Gouverneur général est décerné pour un livre illustré (donc au tandem auteur-illustrateur) plutôt qu'à l'illustrateur seul.

Isabelle Arsenault a illustré, pour la jeunesse (en français)

- Loiseau de Colette*, La Pastèque, 2017.
Louis parmi les spectres (Fanny Britt), La Pastèque, 2016.
Une berceuse en chiffon (Amy Novesky), La Pastèque, 2016.
Alpha, La Pastèque, 2014.
Jane, le renard et moi (Fanny Britt), La Pastèque, 2012.
Par une belle nuit d'hiver (Jean Pendziwol), Scholastic, 2012.
Virginia Wolf (Kyo Maclear), La Pastèque, 2011.
Fourchon (Kyo Maclear), La Pastèque, 2010.
Bonjour les hirondelles (Hélène Suzzoni), Casterman, 2010.
Pas sérieux (Raymond Plante), Les 400 coups, 2006.
La boîte à souvenirs (Anna Castagnoli), OQO [éditeur espagnol], 2010.
Le cœur de monsieur Gauguin (Marie-Danielle Croteau), Les 400 coups, 2004.